



Louis Bergès (dir.)

La montagne explorée, étudiée et représentée : évolution des pratiques culturelles depuis le XVIII^e siècle

Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

La représentation de la montagne corse dans la littérature du XXI^e siècle

Pierre Bertoncini

DOI : 10.4000/books.cths.11402

Éditeur : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Lieu d'édition : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Année d'édition : 2020

Date de mise en ligne : 9 juin 2020

Collection : Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques

ISBN électronique : 9782735508877



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

BERTONCINI, Pierre. *La représentation de la montagne corse dans la littérature du XXI^e siècle* In : *La montagne explorée, étudiée et représentée : évolution des pratiques culturelles depuis le XVIII^e siècle* [en ligne]. Paris : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2020 (généré le 20 novembre 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/cths/11402>>. ISBN : 9782735508877. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.cths.11402>.

Ce document a été généré automatiquement le 20 novembre 2020.

La représentation de la montagne corse dans la littérature du xxi^e siècle

Pierre Bertoncini

- 1 Si on considère la notice « Montagne » du *Dictionnaire de la Méditerranée*¹, on saisit qu'il s'agit d'un univers complexe marqué par l'héritage antique, aujourd'hui caractérisé par le déclin. Dans *Non lieux*, Marc Augé² affirme :

« Le monde de la sur-modernité n'est pas aux mesures exactes de celui dans lequel nous croyons vivre, car nous vivons dans un monde que nous n'avons pas encore appris à regarder. »

- 2 La Corse vient d'obtenir le statut officiel d'« île montagne ». Cela apparaît comme la traduction politique de la formule classique de Friedrich Ratzel³ qualifiant cet espace de « montagne dans la mer ». La société corse a néanmoins connu des transformations profondes entre la rédaction de ces deux textes. Aussi, il n'est pas question ici d'interroger la montagne comme nous invitait à le faire Élisée Reclus⁴ avec les outils dont il disposait en son temps. Le présent texte est à comprendre comme une contribution à l'élucidation de la question plus globale : comment appréhender la montagne corse d'aujourd'hui ?

- 3 C'est avec des observations faites en Vallée d'Aspe que Guy di Meo a récemment investigué l'espace vécu montagnard pour comprendre les « territoires du quotidien ». Il se place à la suite d'Armand Frémont qui, en montrant comment les artistes ont évoqué « l'espace vécu »⁵, expliquait qu'il voulait « piéger la territorialité » que les « littérateurs » avaient déjà comprise⁶. Plus précisément, son ambition était d'étudier :

« Le rapport spatial, c'est-à-dire la manière dont l'individu vivant en société pratique l'espace au quotidien, se le représente, établit des relations tantôt rationnelles, tantôt affectives avec ses lieux de vie. La question soulevée porte aussi sur le rôle que jouent de tels espaces, différemment parcourus, représentés et vécus, en matière d'auto-identification des groupes sociaux localisés.⁷ »

- 4 Afin de mesurer comment le rapport à la topographie est vécu aujourd'hui en Corse, nous nous proposons d'analyser la représentation de la montagne en faisant un détour

par la littérature, celle du xxi^e siècle. En effet, une étude sur la relation entre mémoire et tourisme en Corse⁸ a amené à réaliser une lecture du roman *Le Sermon sur la chute de Rome*⁹. Est alors apparue la manière dont l'écrivain utilise un vocabulaire emprunté à la géographie dans sa forme la plus conventionnelle afin de peindre le décor où jouent ses personnages. La ville, posée sur le littoral, y est présentée comme l'opposé du village situé quant à lui dans la montagne. Cela semble reprendre le stéréotype comprenant le village comme lieu de l'authenticité dénoncé par José Martinetti¹⁰ alors qu'il observait comment les lieux de résidence et d'emploi de la population corse sont devenus depuis des décennies majoritairement citadins et littoraux. On relira enfin l'œuvre de Jérôme Ferrari que l'on comparera à celles de Marie Susini qui l'a précédée, puis à celle de Marcu Biancarelli, son contemporain, afin de montrer comment les auteurs de notre temps comprennent les mutations récentes des territoires du quotidien liés à la montagne corse.

La représentation de la montagne chez Marie Susini

Présentation de *La renfermée. La Corse*

- 5 En 1981, Marie Susini signe *La renfermée. La Corse*¹¹. Il s'agit d'un texte divisé en douze chapitres. Il est accompagné par des photographies de Chris Marker¹². Quand elle écrit ce livre, elle a déjà 65 ans. C'est à Paris qu'elle a principalement vécu et écrit les huit livres précédents parmi lesquels le roman *A fiera*¹³. Dans ce récit, toute une communauté villageoise se retrouve au mois d'août pour la fête votive. Si le terme « village » est omniprésent dans *A fiera*, celui de « montagne » n'apparaît qu'une seule fois. Il faut peut-être comprendre que village est automatiquement à comprendre comme « village de montagne ».
- 6 *La renfermée, la Corse* pourrait être classé dans la catégorie « essai ». Son propos est d'une ambition démesurée : décrire en trente-huit pages ce qu'est la culture corse. On présentera ici dans quelle mesure et pour répondre à quelle volonté le fait montagnard apparaît. Notre analyse sera aidée par des cairns posés par Marie Susini. En effet, faisant un choix lexical complètement différent de celui d'*A fiera*, onze fois, elle a utilisé le mot « montagne ». On va les présenter afin de comprendre le sens de la marche proposée au lecteur.

Le terme « montagne » dans *La renfermée*

- 7 La montagne participe au temps des légendes, elle correspond aux villages habités par des familles dont la culture tourne le dos à la mer, aux envahisseurs, à leurs villes. La représentation de la montagne corse que propose Marie Susini est comparable à celle que se faisait A. Frémont de la montagne algérienne du temps de la colonisation :
« Séculairement la montagne maghrébine est un refuge face aux hommes des plaines. La colonisation l'a à peine touchée.¹⁴ »
- 8 Dans cette représentation, cette montagne à partir des années 1960 est agressée par la télévision, par les touristes et les promoteurs immobiliers qui la voient comme un accessoire complémentaire de la mer. Quand Marie Susini évoque « Francesi fora » (Les Français dehors), elle qui avait donné une place d'honneur à la *Pinzuta* en fin d'*A Fiera*, c'est pour montrer la réaction des Corses à « l'invasion » présente. Précisons qu'avant

même la constitution du FLNC, dès 1973 c'était le cri de ralliement de ses partisans¹⁵. Le texte est écrit en 1981, avant le printemps, alors que des dizaines de militants nationalistes sont emprisonnés. Marie Susini explique de Paris comment elle perçoit une société marquée par l'enfermement.

Comparaison entre la représentation de la montagne dans *La renfermée* et dans *Granit island*

- 9 On peut comparer la vision de la Corse de Marie Susini à celle de Dorothy Carrington. Cette dernière a vécu son rapport à l'île à l'inverse de l'auteur de *Rennu*. Britannique, elle débarque en Corse après guerre alors qu'elle a trente-huit ans. Installée à Ajaccio, elle y restera, jusqu'à son décès¹⁶. On évoquera ici son grand livre *Granit island*¹⁷. Écrit sous la forme d'un récit de voyage, ce texte est difficilement classable puisqu'il est à la fois un traité d'ethnologie et une œuvre littéraire. Afin de comprendre sa vision de la Corse, reprenons ce qu'a écrit Marie Susini :

« L'histoire commence le 15 août 1769.¹⁸ »

- 10 Dorothy Carrington prend cette tendance de l'historiographie corse à contre-pied puisque l'idée centrale de son essai est que l'acmé de la civilisation corse se retrouve à deux moments : à l'époque de la Préhistoire, avec les statues de Filitosa, qui venaient d'être analysées par l'archéologue Roger Grosjean après qu'elle les ait découvertes¹⁹ lors de ses premiers séjours dans l'île et au moment de l'indépendance au milieu du xviii^e siècle. Ce que Dorothy Carrington a l'audace d'écrire, c'est que lorsque l'indépendance de l'île prend fin, le 15 août 1769, l'histoire n'est plus intéressante. Cette seule opinion sur l'histoire est révolutionnaire en soi dans le contexte historiographique du temps. Au sujet de la culture corse, Dorothy Carrington a décrit la manière dont elle a été victime de la trahison des élites corses. Elle met en lumière les actions de quelques rares professionnels du patrimoine. Selon l'auteur, à l'exception des couches les plus populaires de la population, la culture corse transmise depuis la préhistoire est alors méprisée et abandonnée.
- 11 Afin de saisir comment Dorothy Carrington se figure la montagne, reprenons un des parcours auxquels elle invite le lecteur. Elle part du littoral de la région de Balagne. Elle quitte Calvi en train. Quand elle passe devant l'île-Rousse elle décrit une baie dont le paysage est saccagé²⁰. Elle condamne sans appel ces nouvelles constructions. Elle poursuit son chemin pour aller dans le Niolu. Là, avant que ne soient rédigées les thèses d'ethnologie de Georges Ravis-Giordani²¹ ou de Gérard Lenclud²² sur les communautés villageoises qui y résident, elle décrit comment, selon un avis qu'elle partage avec R. Grosjean²³, les bergers qu'elles rencontrent sont liés directement au Néolithique²⁴.
- 12 On peut établir une correspondance entre la vision de la montagne présentée dans *Corsica*, *Granit island* et dans *La renfermée*, *la Corse*. Les « envahisseurs », parmi lesquels il faut compter les touristes de l'époque moderne, « saccagent » des sites littoraux. La culture corse se retrouve en altitude, chez les montagnards. Tandis qu'une transmission culturelle de la préhistoire à l'époque contemporaine a existé, depuis les années 1960, par la trahison des élites, par le poids idéologique de l'État français dont la télévision, dont il a le monopole des chaînes de diffusion, est le vecteur alors le plus moderne, par le développement du tourisme, cette culture est en péril. Les deux auteures sont témoins du développement du mouvement nationaliste né en réaction

contre ce qui est perçu par ses partisans comme le processus de destruction du peuple corse.

La représentation de la montagne chez Marcu Biancarelli

La représentation de la Montagne dans *Prisonnier*

- 13 En 2000 est publié *Prighiuneru*²⁵. Il est signé par Marcu Biancarelli et traduit en français (*Prisonnier*) par Jérôme Ferrari. L'auteur, professeur de corse travaillant en Corse et écrivant en langue corse, est présenté par la critique d'alors comme novateur dans le paysage culturel insulaire. Remarquons cependant, que dix-neuf ans après la publication de *La renfermée, la Corse*, un jeune auteur de trente-deux ans choisit pour titre de son premier grand texte un terme presque synonyme. Alors que l'enfermement était une sensation que Marie Susini décrit dans *A Fiera*, qu'elle fuyait en vivant à Paris, il s'agit maintenant d'examiner l'œuvre, dans une certaine continuité, au début du xxi^e siècle, d'un narrateur qui se pense comme prisonnier de son village. Quelle lecture géographique peut-on faire des quatorze nouvelles que comprend ce recueil ? Dans la première nouvelle, *Prisonnier*, le personnage est statique. Comme dans les douze autres nouvelles, il vit à l'époque où le livre est écrit. Ce qui le caractérise, c'est « je suis assis à la terrasse d'un bar de mon village ». À partir de ce point de vue, il explique son dégoût des mois de juillet et d'août ainsi que l'ennui qui règne les dix autres mois de l'année. Le terme de « montagne » n'apparaît pas. Il est précisé que le narrateur est professeur de langue et culture corses dans un lycée de la ville voisine. Dans les autres textes, la dimension spatiale des récits va progressivement s'enrichir de nouvelles observations.
- 14 La géographie des nouvelles de *Prisonnier* est basée sur des éléments stables. Le centre en est le village. Il a son centre historique, où se trouvent la place et le bar. Plus loin, des maisons isolées sont situées sur d'anciennes exploitations agricoles. Quand on s'éloigne de ce noyau, on s'approche de la mer. On atteint alors des maisons en location dans le maquis, un village de vacances ou une propriété acquise par un « opportuniste ». Avant d'arriver dans la ville voisine où il est loisible de travailler, de suivre des études secondaires, il y a la côte. Là, s'y trouvent des restaurants et des boîtes de nuit. L'activité illégale de la côte modifie les rapports sociaux sur l'ensemble du territoire. L'empire colonial étant achevé depuis 1962, l'horizon où l'on s'exile pour longtemps, où l'on part un week-end, demeure Paris. Dans cet ensemble, la montagne est un espace qui a un statut ambigu, lieu de refuge, mais aussi lieu d'exécution pour des malfrats. C'est un lieu structurellement lié au reste mais où les phénomènes qui s'y observent sont hors normes.
- 15 Dès 2002, Marcu Biancarelli participe à une manifestation commémorative sur les trente ans du *riacquistu*²⁶. Il y a présenté un texte qui peut nous apporter des éléments de compréhension de la géographie de *Prisonnier*. Dans ces pages autobiographiques, il indique comment « À cette époque, mon village de montagne était encore un vrai village ». Il précise :
- « Avec des enfants partout qui couraient et se faisaient la guerre, des jardins où nous allions chaparder presque tous les jours, et des bandes de chèvres et de cochons que nous chassions des journées entières à coups de pierres.²⁷ »

- 16 Dans ce court paragraphe, on prend connaissance d'un certain nombre d'éléments significatifs. Si l'auteur est né en 1968, les souvenirs évoqués doivent correspondre aux années 1972-1978, les années fortes du mouvement du *riacquistu*. Ce contexte est fondamental pour la compréhension du terme. Un village au cours de cette période est alors selon Philippe Pesteil un espace investi par des processus de recomposition d'identité, c'est « le lieu incontournable de la corsitude et de la formation identitaire²⁸ ». On peut ainsi lire que pour le romancier existe son « village de montagne ». Village et montagne sont indissociablement liés. Aussi, une relecture de *Prisonnier* s'impose. Comme dans *A fiera*, les parties du récit qui concernent le village semblent pouvoir en fait être à comprendre comme « village de montagne ». Aussi, quand il écrit « montagne », faut-il sans doute comprendre, zone d'alpage au-dessus du village. Le village de *Prisonnier* est, semble-t-il, à comprendre comme un espace en piémont qui se trouve comme la plupart des cœurs historiques des villages corses, à une altitude comprise entre 600 et 800 mètres d'altitude. Quand il évoque son village, Marcu Biancarelli utilise le passé. L'explication de cet usage ne se trouve pas réduite au fait que le texte corresponde à son enfance révolue. Il précise bien :

« Mon village de montagne était encore un vrai village.²⁹ »

- 17 Le sous-entendu est qu'aujourd'hui, le même espace n'est plus un « vrai village ». Ce qui est en cause, ce n'est pas l'usage de la télévision que décrivait Marie Susini, ce ne sont pas les quelques verrues destructrices d'harmonie dénoncées depuis le début des années 1990 par l'architecte Jacques Poncin³⁰. Le village de l'enfance de l'auteur a été touché par les phénomènes bien plus massifs. L'économie liée au tourisme, à la spéculation, au milieu du banditisme, a déplacé le centre de gravité de la société. C'est sur la côte que se concentrent les activités lucratives. À la fin de son texte sur le *riacquistu*, Marcu Biancarelli évoque les luttes culturelles pour que survive le corse :

« Cette langue parlée dans nos îles d'Aran à nous, quelque part loin des villes.³¹ »

- 18 On peut comprendre que la langue corse est perçue par cet écrivain comme une expression liée à des lieux « quelque part, loin des villes », donc, dans les villages, donc dans les montagnes. Aussi, la place de la montagne dans *Prisonnier* n'est pas à chercher dans les seules rares occurrences du terme « montagne », ni dans les occurrences complémentaires de « village ». Peut-être faut-il comprendre ici que la montagne est un univers symbolique qui, pour Marcu Biancarelli, se trouve aussi dans la totalité des mots de la langue utilisée pour écrire ces nouvelles.

La représentation de la montagne dans *Murtoriu*³²

Murtoriu, propos général du roman

- 19 *Murtoriu* est un roman signé par Marcu Biancarelli en 2009. L'histoire est écrite à la première personne. Le narrateur évolue dans la Corse contemporaine. Porteur du regard du moraliste, il vit son quotidien comme une résistance aux mutations de son île. Il a passé son enfance sur le continent. De profession, il est libraire, un avatar du professeur de *Prisonnier*. Il met un point d'honneur à fermer son commerce au moment où commence la saison touristique, retiré dans la maison de village dont il a hérité, il écrit.

L'apparition du terme « montagne » dans *Murtoriu*

- 20 La relecture du texte m'a permis d'identifier 46 occurrences du terme au long des vingt chapitres qui le composent, soit une moyenne de plus de deux apparitions par chapitre. Ces occurrences peuvent être regroupées en trois grandes catégories. La première désigne la montagne comme le lieu qui permet au narrateur de vivre en ermite, en marge de la société (« je suis reparti vers la montagne pour regagner ma tanière d'ours »). La deuxième évoque la montagne comme un terme qui permet de situer un lieu, de donner une direction vers laquelle se passe une action (« je vivais à la montagne »). Enfin, la troisième fait correspondre la montagne à ce que l'on pourrait qualifier de fait de civilisation avec cette réflexion :

« J'ai repris mon existence montagnarde.³³ »

- 21 Dans *Murtoriu*, la montagne est le lieu de refuge du narrateur, de la culture corse. La ville, le littoral, avec ses boîtes de nuit et ses bars, sont envahis par l'activité touristique. La montagne est décomposée en deux parties, les confins de la moyenne montagne où se trouve le hameau originel de sa famille. Puis, plus haut, dans les alpages, se trouvent des façons de vivre qui remontent à la Préhistoire. Tandis que le temps d'une partie de chasse, ses contemporains se muent en « hommes de Filitosa », pour le narrateur, en fin de récit, « la plaine est perdue. D'ici peu, je crois que la montagne le sera aussi³⁴ ». Aussi, ayant renoncé depuis longtemps à mener une lutte révolutionnaire paysanne³⁵, énonçant que « le paradis terrestre n'existe malheureusement pas³⁶ », le narrateur, comme dans *Prighjuneru*, comme le fit Marie Susini des décennies plus tôt, quitte la Corse.
- 22 Tandis qu'au début des années 2000 les autorités politiques de la collectivité territoriale de la Corse proposent un PADDUC (plan d'aménagement et de développement durable de la Corse) basé sur le « tourisme résidentiel », qui selon le Conseil économique, social et culturel de la Corse « tourne le dos à l'histoire », Marcu Biancarelli montre comment dans une commune ou, tout au plus, un canton donné, les deux dimensions existent. Cohabitent d'une part une plaine ou une plage, vendue aux appétits touristiques, et d'autre part, sans avoir à monter spécialement dans le Niolu, les hauteurs de chaque canton où résistent quelques Corses qui habitent des lieux où survivent des vestiges des temps néolithiques.
- 23 En 1981, Marie Susini témoignait des transformations vécues à un rythme accéléré depuis 1960. Elle n'évoque pas la guerre de 1914-1918 qui, pour des raisons attachées à l'historiographie corse, fascine les auteurs du XXI^e siècle, comme l'illustre *Le petit soldat*³⁷. Malgré la francisation par l'école et la télévision, Marie Susini distinguait alors en Corse les villes côtières des villages montagnards. Elle observait comment la révolte naissait avec le cri « Francesi fora ». Trente ans plus tard, Marcu Biancarelli, décrit une génération qui a été désabusée par les meurtres commis au nom de la « lutte de libération nationale » dans les années 1990. Il constate comment la corruption et la mise en tourisme de l'espace gagnent sans cesse du territoire, partant du littoral, gagnant les villages et s'attaquant à la montagne. Puis il conclut comme Marie Susini qui, pour se libérer d'une aliénation qu'elle avait ressentie dans l'île, fait partir son narrateur hors de Corse, loin d'une montagne témoin d'assassinats et d'abandon.

La représentation de la montagne chez Jérôme Ferrari

La représentation de la montagne dans *Variétés de la mort*³⁸ et *Balbo atlantico*³⁹

- 24 À quel genre littéraire correspond *Variétés de la mort* ? Il s'agit apparemment d'un recueil de neuf nouvelles publié par Jérôme Ferrari en 2001. Les actions apparaissent dans un désordre chronologique et les intrigues s'entremêlent souvent. Aussi, sans trancher pour savoir si ce texte n'est pas en fait un roman décomposé en chapitres, c'est par convention qu'on appellera chacune de ses parties une nouvelle. Dans la plupart d'entre elles, les indications géographiques sont rares et pauvres. Les termes de « montagne » ou celui de « village » sont dans cet ensemble quasiment inexistant. Analyse a été faite au plus près de la manière dont sont distribuées les informations liées à la situation spatiale des personnages.
- 25 En lisant *Variétés de la mort*, on découvre une série de nouvelles qui montre comment les habitants d'un village du sud de la Corse évoluent dans une société qui tourne le dos à son passé montagnard. Sous l'emprise de cocaïne pour nombre d'entre eux, ils vivent sur la côte au rythme des saisons touristiques. Dans deux autres nouvelles, on a une description de deux aspects du monde de la montagne. Le premier apparaît par l'entremise d'un fantôme qui décrit ce que fut la Révolution corse au xviii^e siècle. Une société montagnarde qui choisit de mettre sa capitale à Corte. Le second aspect est lié au *riacquistu*. Issue des combats culturels des universités d'été livrés à partir de 1973, l'Université de Corse, créée en 1765 et supprimée lors de la conquête, rouvre en 1981. Jérôme Ferrari nous montre comment, après un xviii^e siècle où la raison d'État et le mensonge l'emportaient déjà sur la droiture, le nouveau professorat cortenais est marqué par l'imposture et les choix d'étudiants marqués par la fièvre d'une volonté de retour aux sources mythifiées dont l'auteur ne se prive pas de moquer les élucubrations qu'elle produit.
- 26 C'est à la fin d'*Ethnologues* que Jérôme Ferrari fait cohabiter plusieurs réalités dans une très longue phrase. Le premier élément à retenir est le suivant : « tandis que dans les villages de montagne les murs périssaient d'ennui », suivi par le second :
« Tandis que les discothèques porto-vecchiaises étaient assaillies par une meute d'adolescents en rut avides de sons électroniques et d'extasy.⁴⁰ »
- 27 Est clairement exprimée ici la place de la montagne dans la Corse de 2002 : c'est une part mineure. Mais tandis qu'elle est marquée par l'abandon et le déclin, la jeunesse issue d'une société agro-sylvo-pastorale, est pour sa part victime d'aliénation, à un degré allant, comme l'indique la nouvelle qui suit, jusqu'à l'overdose.
- 28 Le propos de Jérôme Ferrari est de montrer comment, de façon complexe, avec des personnages qui ont des trajectoires de vie diverses, la représentation de la montagne est centrale dans la société corse contemporaine. Elle est d'une part une racine oubliée par une partie de la société qui fonce en voiture de sport vers l'overdose, et d'autre part, sa connaissance, malgré les promesses liées à la réouverture de l'Université de Corse, n'est pas permise par les défauts structurels des parcours des enseignants et des étudiants. Celui qui peut montrer les différentes facettes de la montagne aujourd'hui est alors l'écrivain qui signe *Variétés de la mort*.

- 29 En 2008 paraît *Balco Atlantico*. Jérôme Ferrari y décrit un monde en apparence plat, sans montagne. Ses personnages évoluent surtout en Corse, principalement dans un réseau de villes portuaires. Deux exceptions pourraient être le village et la ville montagnarde de Corte. Le village tourne le dos à la montagne. Toutes les activités décrites se font vers la côte, vers la station balnéaire proche ou la ville préfectorale d'Ajaccio. Corte est décrite également comme une bourgade qui accueille une université de seconde zone, étouffée par des conflits idéologiques. Elle aussi tourne le dos à sa montagne. Ainsi, dans *Balco Atlantico*, la montagne est bien présente mais ses personnages ne la voient plus, font comme s'il s'agissait d'un ensemble de vieux outils mis à la cave et oubliés. Le contraste entre la réalité géographique et les représentations des personnages est le fond de décor consubstantiel des drames qui arrivent dans cet ouvrage sombre.

La représentation de la montagne dans *Le sermon sur la chute de Rome*

- 30 Considérons le livre le plus célèbre de Jérôme Ferrari, celui qui lui a permis d'être lauréat du prix Goncourt de l'année 2012, *Le sermon sur la chute de Rome*. Comme pour les ouvrages précédents, on va interroger les deux cents pages de ce récit avec un crible géographique. Où se passe cette histoire ? La présentation la plus synthétique retient qu'il s'agit de la narration du retour au village de deux jeunes Corses des années 2000. Avec le récit décrivant leur reprise de l'unique bar de la localité, on s'attend à lire un ouvrage concentré sur le monde rural, tout en se demandant quel peut être le rapport avec le nom de la ville qui apparaît en titre. Une lecture plus attentive permet de constater que trois histoires sont présentées en torsade. La première raconte comment la prise de Rome par les Wisigoths fut vécue par Saint Augustin. La deuxième présente la vie d'un Corse ayant traversé le xx^e siècle. La troisième enfin est l'histoire qui retient le plus l'attention, celle des deux diplômés de philosophie qui décident de vivre à l'année au village. On relira donc l'œuvre en prêtant une attention particulière aux toponymes ainsi qu'à une série d'autres indices de situations topographiques.
- 31 Le xx^e siècle est présenté par l'auteur avec pour fil rouge la vie de Marcel Antonetti. Ce personnage naît dans un village. La vie de Marcel tourne autour du même lieu appelé « le village » :
- « Les lignes de fuite sont des cercles secrets dont la trajectoire se referme inexorablement et le ramène vers le village détesté de son enfance.⁴¹ »
- 32 Père de Jacques qui passe sa carrière à Paris, Marcel est donc le grand-père de Matthieu qu'il soutient financièrement afin qu'il prenne en gérance le bar du village. Le présent se déroule dans la continuité de *Balco Atlantico*. On retrouve plusieurs personnages dans les deux livres. Avec leur inexpérience, leur insouciance et, de fait, leur inconscience, Matthieu et son ami Libero vont reprendre le bar qui avait connu une effervescence au moment de leur enfance.
- 33 Cette gérance se réalise dans un espace qui est distribué par cercles concentriques. Le bar unique du village en est le cœur. Il se trouve au centre d'un village. Aucun toponyme qui puisse faire « couleur locale ». On apprend peu à peu qu'il y a une église où se déroule la cérémonie du Jeudi saint, où ont lieu aussi les cérémonies religieuses liées aux obsèques des habitants. Le cimetière est le lieu où un homme comme Marcel Antonetti enterre les siens avec soin. Dans les confins du village, accessibles en 4X4 par

des pistes de terre, est nichée la bergerie de Virgile Ordioni, sous une montagne couverte d'une forêt où se trouvent les ruines d'une chapelle.

- 34 Dans cet espace, la montagne apparaît à plusieurs reprises. Pour le jeune Marcel, né après la Première Guerre mondiale, malade chronique, la montagne, c'est une barrière :
- « Les montagnes dissimulent le grand large et se dressent de toute leur masse inerte contre Marcel et ses rêves inlassables.⁴² »
- 35 Marcel a « la vue bouchée par la barricade de montagnes ». C'est la représentation d'un jeune qui rêve de partir comme son grand frère en Indochine. Arrive la guerre. Alors, du village, des jeunes, velléitaires, se demandent s'ils vont entrer en résistance. Le lecteur les voit aller à « un rendez-vous nocturne dans la montagne⁴³ ». La peur physique les empêche de suivre ce chemin. Pendant ce temps, Ange-Marie Ordioni et sa femme qui mènent « une vie sauvage de chasseurs néolithiques », lui qui a une « stature d'homme des cavernes », considère « qu'en montagne, il faut de bonnes chaussures », raison pour laquelle il élimine plusieurs soldats italiens !
- 36 Virgile Ordioni, né à la Libération, est l'éleveur que Matthieu et Libero fréquentent depuis toujours. On retrouve ici la figure du berger, « l'archétype du savoir-faire et savoir-être à préserver »⁴⁴. La montagne apparaît pour la première fois dans la période récente en contraste complet avec Paris. « Il y avait deux mondes, peut être une infinité d'autres, mais pour lui, seulement deux ». En quelques paragraphes, l'auteur décrit les escapades de ces adolescents à la bergerie de Virgile. Ce qui a été tenté dans le bar, c'est de faire la synthèse de tous les lieux, de la côte à la montagne. Dans le même temps où l'expérience est en cours, un soir, Marcel Antonetti et Aurélie, sa petite-fille, « marchaient sur la route, en direction de la montagne ». C'est un passage de rare sérénité d'entente entre les générations, entre le village et les désirs futurs qui se feront ailleurs, sur la recherche d'un autre temps. La montagne pour Marcel, n'est plus là une barricade comme dans son enfance mais une direction à prendre pour atteindre l'harmonie.
- 37 La montagne offre plusieurs facettes. Elle peut être comprise comme une barrière qui enferme, sensation ressentie par le jeune Marcel. On retrouve là une facette de la montagne de Marie Susini. Mais dans *Le sermon*, la montagne est surtout le lieu des origines. S'y trouvent des vestiges immémoriaux où Moyen Âge et Résistance se confondent dans une chronologie dissoute qui est le propre du temps des légendes, celui que décrivait Marie Susini. Ses seuls habitants, les bergers, comme l'avait noté Dorothy Carrington dans sa description des bergers du Niolu, comme le personnage Mansuettu de *Murtoriù*, vivent comme aux temps préhistoriques. C'est parce qu'ils connaissent cette expérience de la montagne que Libero et Matthieu décident de rentrer au village. Mais tandis que leur bar fonctionne à plein régime... ils ne vont plus à la montagne. Les personnages d'Aurélie et Marcel n'oublient pas de l'observer comme un phare tandis qu'au milieu des chants le drame se prépare au village.

La montagne, un lieu tragique ?

- 38 La visite de quelques œuvres majeures de la littérature représentant l'espace corse permet de saisir comment la montagne apparaît dans l'imaginaire collectif contemporain. Chez un même auteur comme Marie Susini, avec *A fiera* ou *La renfermée*, le vocable peut être invisible ou être un élément essentiel du discours. On a vu comment le seul terme polysémique de « village » pouvait selon le contexte être

compris comme « village de montagne ». S'il n'y a pas de règle de type comptable qui prévaut, dans les deux cas, la montagne est néanmoins là. Chez les auteurs étudiés, la montagne se définit systématiquement dans son rapport au littoral. Dans cette tension apparaît toujours un troisième élément. Il s'agit du continent français, de l'empire colonial, d'un pays d'origine pour des migrants dans la plupart des cas. Le même terme correspond à des réalités différentes entre 1981 et la période 2001-2011 où sont écrits les derniers ouvrages. On n'est donc pas dans une création mythique détachée du réel, bien au contraire. En 1981, malgré la diffusion de la télévision qu'observait attentivement Marie Susini, il y a encore une séparation visible entre littoral et montagne. Vingt ans plus tard, le centre de gravité de la société a bougé. Comme les tableaux statistiques de l'INSEE l'indiquent, dans les œuvres littéraires, la démographie et l'activité économique se situent, pour ne pas dire ont dévissé, sur le littoral. Les auteurs étudiés ici ne nient pas la réalité du processus démographique décrit par José Martinetti. Ils expriment la manière dont les territoires du quotidien ont changé de nature. Il faut aller en fait au-delà de ce que le personnage de *Murtoriu* peut analyser quand il distingue avec les outils de la géopolitique centre et périphérie. Grâce à la géographie culturelle et sociale, on peut constater que son espace vécu est en effet travaillé par d'autres phénomènes qui se combinent à ceux dont il arrive à avoir conscience, de son perchoir situé au-dessus de la plaine. Il semble que la montagne recouvre aujourd'hui les caractéristiques de ce qu'était un lieu, tandis que le littoral, marqué par la sur-modernité, soit devenu l'espace de déploiement des non-lieux. Là :

« C'est à la façon d'une immense parenthèse, que les non-lieux accueillent des individus chaque jour plus nombreux.⁴⁵ »

- 39 Les personnages décrits dans les fictions entretiennent des rapports différents à cette évolution. Dans *Murtoriu* ou *Le sermon*, on rencontre des individus qui incarnent l'être montagnard, l'archétype du berger. Comme les pasteurs que rencontrait Dorothy Carrington dans l'immédiat après-guerre, ils incarnent la transmission localisée de la culture corse depuis le Néolithique. C'est au contact de ces êtres que les personnages principaux entrent en contact avec ce qui les rattache le plus à l'île. Ils participent à un univers culturel que Marie Susini a décrit comme n'étant pas celui de l'histoire mais celui de la légende. Mais, dans ces deux livres, ces bergers au statut symbolique si important finissent tragiquement assassinés. C'est de cette violence silencieuse de notre temps que témoignent les auteurs.
- 40 Le personnage le plus près du narrateur se situe dans une zone intermédiaire entre le berger et les professionnels du tourisme : le professeur de corse, de philosophie, le libraire ou le jeune intellectuel qui tient un bar. Il a un rapport affectif fort avec la montagne, avec ses derniers habitants, les bergers. Mais ces personnages, proches du narrateur, constatent un même phénomène lié au processus de déclin général propre aux montagnes méditerranéennes d'aujourd'hui. Les contemporains, intégrés dans un monde sur-moderne (défini par Marc Augé par la surabondance événementielle, spatiale, l'individualisation des références) tournent le dos à leur part d'identité montagnarde. Or, il semble qu'ils n'aient pas conscience qu'ils ne se réduisent pas à de simples attributs décoratifs, mais qu'il s'agissait de fait de leur « pass » de survie dans le monde violent qui est le leur. Aussi, sur la côte, où règnent les valeurs de la prostitution, certains meurent assassinés ou d'overdose. Étrangement, parfois dans la même scène, cohabitent des personnages qui ont oublié la montagne et d'autres, moins mis en lumière, qui continuent (rappelons que M. Augé précisait que non-lieu et lieu étaient plus des pôles que des lieux) à la regarder, à marcher vers elle, ou bien y aller.

Cette montagne n'est pas seulement un lieu géographique. Il est clair qu'il ne s'agit pas que des plus hauts sommets de l'arête centrale de l'île accessible par une éventuelle variante du célèbre GR20. Les auteurs nous montrent comment elle est une portion, voire une dimension de chacun des territoires communaux de l'île. Comme Marie Susini qui écrivait sur la montagne corse en vivant à Paris, alors qu'on est passé de la modernité à la sur-modernité, les personnages de Marcu Biancarelli et de Jérôme Ferrari sont à un moment donné de leur parcours, parce qu'ils aiment leur montagne, et que ceux qui la gouvernent ne pensent qu'à un espace couvert par un carroyage en deux dimensions, confrontés au douloureux choix de l'exil. Celui-ci s'impose aussi à eux sans doute parce que c'est de loin qu'on peut comprendre qu'au quotidien on habite sur une montagne. En 2017, tandis que la Corse a acquis le statut officiel d'île-montagne, notons que le mot « montagne » n'apparaît dans aucune des professions de foi des onze candidats aux élections présidentielles. Il semble probable que l'imaginaire de la société corse continue un moment encore à être teinté de tragique.

BIBLIOGRAPHIE

- ALBERA Dionigi, « Montagne », dans ALBERA Dionigi, CRIVELLO Maryline et TOZY Mohamed (dir.), *Dictionnaire de la Méditerranée*, Arles, Actes Sud, 2016, p. 975-988.
- AUGÉ Marc, *Non-lieux*, Paris, Seuil, 1992.
- BERTONCINI Pierre, *Graffiti bombé et territoire corse (1973-2003)*, Thèse de doctorat en anthropologie, Corte, Université de Corse, 2005.
- BERTONCINI Pierre, « La mémoire et le tourisme dans *Le sermon sur la chute de Rome* de Jérôme Ferrari », dans CHERUBINI Bernard (dir.), *Patrimoine et identités locales*, Paris, L'Harmattan, 2017, p. 165-187.
- BIANCARELLI Marcu, *Prighjuneri*, Ajaccio, Albiana, 2000.
- BIANCARELLI Marc, *Vae Victis et autres tirs collatéraux*, Calvi, Materia scritta, 2010.
- BIANCARELLI Marc, *Murtoriu : ballade des innocents*, Arles, Actes Sud, 2012.
- CARRINGTON Dorothy, *Corse. Ile de granit*, Paris, Arthaud, Édition 1999.
- DI MEO Guy, « Territoire vécu et contradictions sociales : le cas de la vallée d'Aspe », dans DI MEO Guy (dir.), *Les territoires du quotidien*, Paris, L'Harmattan, 1996, p. 51-86.
- FERRARI Jérôme, *Variétés de la mort*, Ajaccio, Albiana, 2001.
- FERRARI Jérôme, *Balco Atlantico*, Arles, Actes Sud, 2008.
- FERRARI Jérôme, *Le serment sur la chute de Rome*, Arles, Actes Sud, 2012.
- FRÉMONT Armand, *La Région. Espace vécu*, Paris, Flammarion, 1999.
- FUSINA Jacques, *Le petit soldat*, Ajaccio, Albiana, 2014.
- GROSJEAN Roger, *La Corse avant l'histoire*, Paris, Klincksieck, 1975.

LENCLUD Gérard, *Économie et société dans une commune de la montagne corse*, Thèse de doctorat d'ethnologie, Paris-V, Paris, 1982.

MARTINETTI José, « Les représentations de la ville en Corse, le stéréotype d'un rejet », *Encyclopedia corsicae*, Bastia, Éditions Dumane, 2004, volume 3, p. 1244-1245.

PESTEIL Philippe, « Autour du Reacquistu », dans LE COADIC Ronan (dir.), *Identités et société de Plougastel à Okinawa*, Rennes, PUR, 2007, p. 161-183.

PONCIN Jacques, *Paysages bâtis en Corse*, Ajaccio, La Marge, 1992.

RATZEL Friedrich, « La Corse. Étude anthropogéographique », *Annales de géographie*, n° 40, 1899, p. 304-329.

RAVIS-GIORDANI Georges, *Bergers corses. Les communautés villageoises du Niolu*, Aix-en-Provence, Edisud, 1982.

RECLUS Élisée, *Histoire d'une montagne*, Paris, Hachette, 1880.

SUSINI Marie, *A fiera*, Paris, Seuil, 1954.

SUSINI Marie, *La Corse. La renfermée*, Paris, Seuil, 1981.

WEISS Michel-Claude, LANFRANCHI François (de), « À la découverte des anciens vestiges », dans POMPONI Francis (dir.), *Le Mémorial des Corses*, Ajaccio, Le Mémorial des Corses, Marseille, 1981, tome I, p. 12-25.

NOTES

1. D. Albera, « Montagne », p. 975-988.
2. M. Augé, *Non-lieux*, p. 49.
3. F. Ratzel, « La Corse. Étude anthropogéographique », p. 304-329.
4. E. Reclus, *Histoire d'une montagne*.
5. A. Frémont, *La Région. Espace vécu*, p. 266-267.
6. G. Di Meo, « Territoire vécu et contradictions sociales : le cas de la vallée d'Aspe », p. 56.
7. *Ibid.*, p. 52.
8. P. Bertoncini, « La mémoire et le tourisme dans *Le sermon sur la chute de Rome* de Jérôme Ferrari ».
9. J. Ferrari, *Le serment sur la chute de Rome*.
10. J. Martinetti, « Les représentations de la ville en Corse, le stéréotype d'un rejet », p. 1244-1245.
11. M. Susini, *La Corse. La renfermée*.
12. Chris Marker (1921-2012), (Christian Bouche-Villeneuve) photographe, illustrateur, réalisateur et écrivain.
13. M. Susini, *A fiera*.
14. A. Frémont, *La Région. Espace vécu*, p. 254.
15. P. Bertoncini, *Graffiti bombé et territoire corse* (1973-2003).

16. Dorothy Carrington (Frederica Lady Rose) (1910-2002), arrivée en Corse en 1948 avec son troisième mari, le peintre Francis Rose.
17. D. Carrington, *Corse. Ile de granit*.
18. M. Susini, *La Corse. La renfermée*, p. 33.
19. M.C. Weiss et F. de Lanfranchi, « À la découverte des anciens vestiges », p. 22.
20. D. Carrington, *Corse. Ile de granit*, p. 242.
21. G. Ravis-Giordani, *Bergers corses : les communautés villageoises du Niolu*.
22. G. Lenclud, *Économie et société dans une commune de la montagne corse*.
23. R. Grosjean, *La Corse avant l'histoire*, p. 91.
24. D. Carrington, *Corse. Ile de granit*, p. 258.
25. M. Biancarelli Marcu, *Prighjuneri*.
26. Le *riacquistu* est un mouvement culturel de réappropriation de la culture et de la langue corses qui se développe à partir des années 1970.
27. M. Biancarelli « *Vae Victis* et autres tirs collatéraux », p. 44.
28. P. Pesteil, « Autour du *Reacquistu* », p. 165.
29. M. Biancarelli, « *Vae Victis* et autres tirs collatéraux », p. 44.
30. J. Poncin, *Paysages bâtis en Corse*.
31. M. Biancarelli, « *Vae Victis* et autres tirs collatéraux », p. 50.
32. M. Biancarelli, *Murtoriu : ballade des innocents*.
33. *Ibib.*, p. 80.
34. *Ibid.*, p. 46.
35. *Ibid.*, p. 65.
36. *Ibid.*, p. 268.
37. J. Fusina, *Le petit soldat*.
38. J. Ferrari, *Variétés de la mort*.
39. J. Ferrari, *Balco atlantico*.
40. J. Ferrari, *Variétés de la mort*, p. 174.
41. J. Ferrari, *Le sermon sur la chute de Rome*, p. 148.
42. *Ibid.*, p. 69.
43. *Ibid.*, p. 79.
44. P. Pesteil, « Autour du *Reacquistu* », p. 165.
45. M. Augé, *Non-lieux*, p. 139.

RÉSUMÉS

La Corse vient d'obtenir le statut officiel d'« île Montagne ». Cela apparaît comme la traduction politique de la formule de Friedrich Ratzel qualifiant cet espace de « montagne dans la mer ». La

société corse a néanmoins connu des transformations profondes entre la rédaction de ces deux textes. Afin de les mesurer, nous analyserons, avec des outils fournis par l'anthropologie et la géographie, la représentation de la montagne corse dans la littérature au xxi^e siècle. Au cours d'une étude sur *Le Sermon sur la chute de Rome* de Jérôme Ferrari est apparu comment l'écrivain utilisait un vocabulaire emprunté à la géographie. La ville située sur le littoral y est présentée comme l'opposé du village situé quant à lui dans la montagne. Cela reprend le stéréotype comprenant le village comme lieu de l'authenticité. On relira l'œuvre de J. Ferrari que l'on comparera à celles de Marcu Biancarelli et mettra en perspective avec celle, plus ancienne, de Marie Susini afin de montrer comment ces auteurs mettent en scène les mutations rencontrées par le fait montagnard.

AUTEUR

PIERRE BERTONCINI

Docteur en anthropologie, chercheur associé à l'UMR LISA de l'université de Corse – Pascal-Paoli, président de l'APARMA (Association patrimoine recherche de Méditerranée et d'ailleurs)